

# → Dossier de presse

Mis en page par production KVS



© Thomas Dhanens

## → Théâtre

# Para

Texte **David Van Reybrouck**

Mise en scène **Raven Ruëll**

19 → 23 novembre

mar au ven à 20h / sam à 19h

TnBA – Salle Vauthier – Durée 1h30

### Service communication

Maud Guibert / [m.guibert@tnba.org](mailto:m.guibert@tnba.org)

Hugo Lebrun / [h.lebrun@tnba.org](mailto:h.lebrun@tnba.org)

Marie Voisin / [m.voisin@tnba.org](mailto:m.voisin@tnba.org)



**Théâtre national  
de Bordeaux en Aquitaine**  
Direction **Catherine Marnas**  
Place Renaudel - Bordeaux  
[www.tnba.org](http://www.tnba.org)



# PARA



*Un spectacle impressionnant, incroyablement bon dans lequel le récit de l'échec d'une mission belge sous l'égide des Nations Unies devient l'histoire de la mission échouée de l'humanité à se retenir de faire le mal. L'inégalable Bruno Vanden Broecke nous emmène, par son jeu hypnotisant, à travers la lente transformation de bonnes intentions en fiasco grandiose, sans qu'on perde la sympathie qu'on éprouve pour lui.*

*Le jury théâtral néerlandais a sélectionné Para parmi les meilleurs spectacles joués aux Pays-Bas en 2017-2018.*



**David Van Reybrouck**  
**Raven Ruëll**  
**Bruno Vanden Broecke**

# PARA

***Un récit d'idéalisme et d'impuissance, d'objectifs nobles et pratiques sordides***

***« Dans un tonneau vide, on peut mettre beaucoup. »***

— David Van Reybrouck

Neuf ans après *Missie/Mission*, leur spectacle au succès retentissant, l'auteur David Van Reybrouck, le comédien et créateur de théâtre Bruno Vanden Broecke et le metteur en scène Raven Ruëll ont à nouveau uni leurs forces pour la création d'une nouvelle production pour le KVS, *Para*. Après le père missionnaire de *Missie/Mission*, David Van Reybrouck donne cette fois la parole à un militaire. Pour ce monologue, il s'est plongé dans un chapitre oublié de l'histoire récente : l'intervention militaire belge de grande envergure en Somalie en 1992-1993. Deux ans durant, Van Reybrouck a passé au crible des archives et des publications et a interviewé des para-commandos – aussi bien des officiers que de simples soldats – qui ont participé à cette opération.

« *Para* traite en premier lieu d'un tourment intérieur », explique David Van Reybrouck dans une interview au magazine MO\*. « Le spectacle parle de jeunes hommes qui n'étaient pas préparés à la mission qu'on leur a confiée. Soudain, ils se sont retrouvés quatre mois durant dans la Corne de l'Afrique, au milieu d'un conflit immensément complexe dans lequel l'ennui sans fin, le racisme latent et la violence extrême ont abouti à des actes dont certains se demandent jusqu'aujourd'hui comment ils ont pu les commettre. »

Le thème central de *Para* est la dérive morale. Van Reybrouck : « Certains des paras envoyés en Somalie se sont entre-temps suicidés. Ils n'ont jamais pu effacer ce passé et leur mauvaise conscience. »

*Para* n'est ni un réquisitoire ni une ode, mais une analyse de la tragédie complexe des « opérations internationales de pacification ». Un récit d'idéalisme et d'impuissance, d'objectifs nobles et pratiques sordides.

➊ PLUS D'INFOS: TRAILER | FOTO'S | CRÉDITS | BIO | PRESSE | CAPTATION  
➋ WWW.KVS.BE/PROFESSIONALS 🔒 LOGIN: PRESS



A close-up, high-angle portrait of Bruno Vanden Broecke. He has light brown hair and a beard, and is looking directly at the camera with a serious expression. His right hand is visible in the foreground, slightly out of focus, with fingers curled. The background is dark and indistinct.

*« Para montre ce choc culturel,  
l'incompréhension mutuelle et comment  
l'armée et ces missions en arrivent à  
déshumaniser ceux qui la font.  
Et quand c'est Bruno Vanden Broucke qui  
le joue, c'est fascinant. »*

**- La Libre**

*« Un spectacle stupéfiant,  
dur et poignant. »*

**- De Morgen**

*« Bruno Vanden Broecke est le roi du  
monologue... Ceci n'est pas qu'une pièce  
de théâtre, c'est un événement d'intérêt  
national : un exercice de mémoire et  
d'empathie. »*

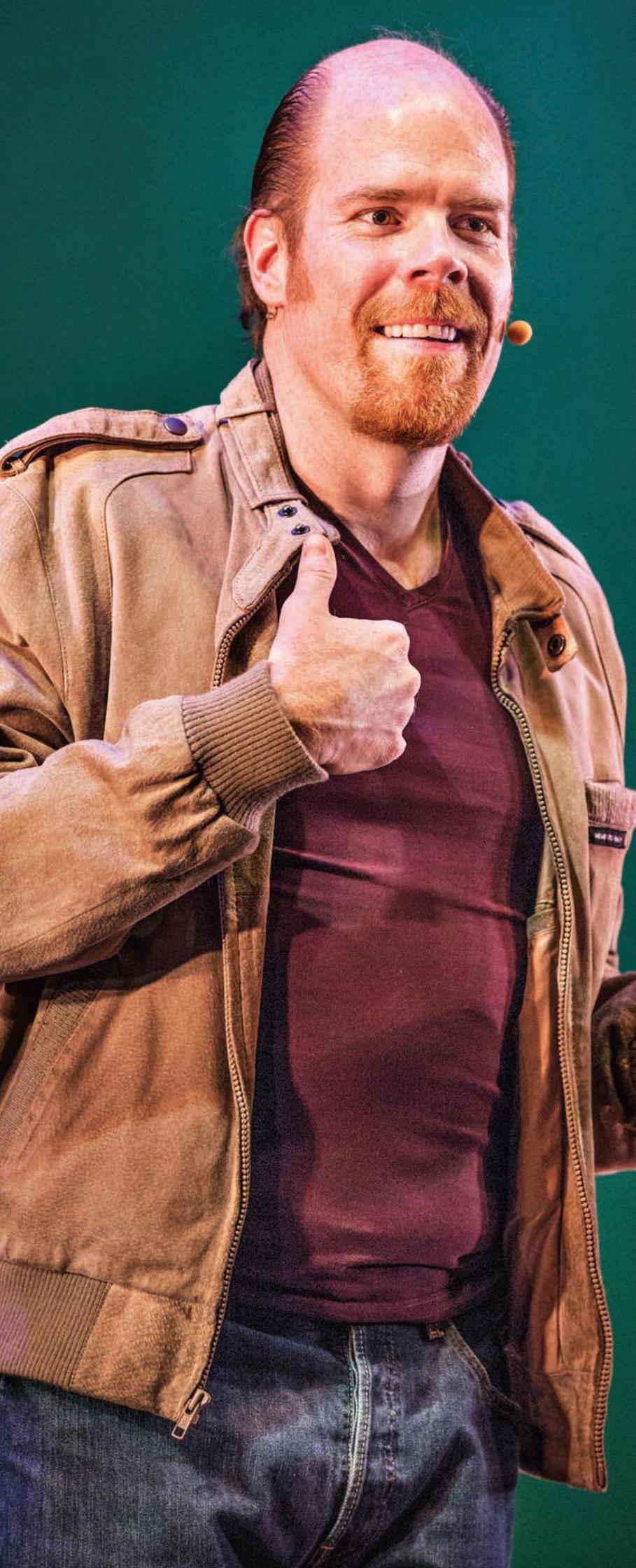
**- De Standaard \*\*\*\***

*« Du théâtre de très haut vol qui explose  
dans la conscience comme une bombe à  
fragmentation. Bruno Vanden Broecke  
nous rappelle pourquoi il est l'un des plus  
grands comédiens de sa génération. »*

**- Focus Knack**

*« Après le succès précédent de David Van  
Reybrouck, les attentes étaient immenses.  
Para les a comblées... C'est l'histoire  
de tant de missions internationales et  
chaque détail fait mouche. »*

**- De Volkskrant**



## Citations de Para

« Si je ne peux pas me pardonner à moi-même, comment la société peut-elle me pardonner ? »

« Les bonnes intentions, la sale affaire. »

« Si je me tais, je suis un lâche. Si je parle, je suis un con. Je suis coincé. J'ai merdé. »

« C'est pour ce gamin. C'est pour ce gamin qu'on le fait. »

« Notre approche est un non-sens. Ou comme tu dirais, toi, faut arrêter les conneries ! »

« C'est quoi, ce pays ? C'est quoi, ces gens ? Tellement ingrats ! Nous, on vient risquer nos vies ici pour leur pays. »



« Y a une blonde d'Oxfam qui vient nous rendre visite. Une Américaine. Elle boit aussi du whisky. On veut tous du whisky. La blonde d'Oxfam porte un T-shirt blanc... Un T-shirt mouillé... whisky... une blonde délurée. Elle jette ses cheveux en arrière. Comme ça. Et moi, je peux seulement penser : "Dites, est-ce que je ne pourrais pas vous baiser vite fait ?" »

# Interview de David Van Reybrouck dans MO\*

par Gie Goris

*David Van Reybrouck a écrit un monologue pour le théâtre sur les paras belges qui, il y a 25 ans, ont dû imposer la paix en Somalie, mais qui pour ce faire ont eu recours à une violence brutale. « La suspension de jugement est un acte très moral dans un monde qui émet des jugements instantanés sur tout et tout le monde. »*

*Gie Goris a réalisé cette interview pour MO\*.*

« Neuf ans après *Mission*, le spectacle au succès retentissant sur le plan international, l'écrivain David Van Reybrouck, le comédien Bruno Vanden Broecke et le metteur en scène Raven Ruëll unissent à nouveau leurs forces dans une nouvelle production du KVS, *Para* », annonçait le Théâtre Royal flamand la semaine passée dans un communiqué de presse.

David Van Reybrouck s'est plongé dans un chapitre oublié de l'Histoire récente : l'intervention militaire belge de grande envergure en Somalie en 1992-1993. Au cours des deux dernières années, David Van Reybrouck a épluché des archives et des publications, interviewé des paras-commandos qui ont participé à la mission, aussi bien des officiers que de simples soldats.

« *Para* n'est ni un réquisitoire ni une apologie, mais une analyse de la tragédie complexe des "opérations internationales de maintien de paix". Un récit d'idéalisme et d'impuissance, d'objectifs nobles et de pratiques crapuleuses », conclut le communiqué de presse. Raison suffisante pour MO\* de demander à David Van Reybrouck pourquoi, aussi bien dans *Missie* que dans *Para*, il aborde la relation troublée entre l'Europe et l'Afrique du point de vue du Belge.

DAVID VAN REYBROUCK : Ce que je tente de faire, c'est de donner une voix à des gens qui entrent rarement ou jamais en ligne de compte. Cela valait pour le missionnaire autour duquel ne circulent plus désormais que des clichés et cela s'applique certainement aussi au para-commando. L'inconvénient est que le point de vue et le vécu proprement africains de cette histoire ne sont pas au cœur de ce récit, contrairement au livre *Congo*. C'est une histoire. Mais cette fois, ces monologues de théâtre

braquent les projecteurs sur les blancs qui, eux non plus, ne sont jamais entendus.

**Le texte n'est en d'autres mots pas un reflet de la « perspective occidentale », mais un récit individuel de quelqu'un qui ne participe pas à la production de cette perspective-là, même s'il est engagé dans la plus grande histoire ?**

DAVID VAN REYBROUCK : J'aimerais comprendre ce qu'est cette perspective occidentale. C'est naturellement stratifié et varié. Dans le cas des paras-commandos, il s'agit de jeunes gens qui n'étaient pas préparés pour la mission qui leur a été assignée. Soudain, ils se sont retrouvés quatre mois dans la Corne de l'Afrique, au milieu d'un conflit immensément complexe dans lequel l'ennui sans fin, le racisme latent et la violence extrême ont abouti à des actes dont certains se demandent jusqu'aujourd'hui comment ils ont pu les poser.

**Le texte s'inspire en grande partie d'interviews de militaires impliqués.**

DAVID VAN REYBROUCK : J'ai interviewé une dizaine de militaires. Ce n'est vraiment pas beaucoup, mais cela m'a bien donné l'occasion de parler longuement et à plusieurs reprises à quelques personnes. Ces conversations multiples ont généré une relation de confiance qu'on ne peut pas obtenir en une demi-heure d'interview. À un moment donné, l'un d'eux m'a confié un disque dur externe sur lequel il y avait tous les petits films de cette période et quatre cents lettres qu'il a échangées avec sa compagne – sans censure.

Et c'est là qu'on voit vraiment ce qui arrive à quelqu'un qui se retrouve quatre mois durant dans une mission désastreuse en Somalie. On y voit la façon dont un vague idéalisme dégénère

dans le racisme le plus crasse et dans des actes inacceptables. Et la façon dont cela instille le remords. Comme un des paras m'a dit : « Nous pensions être la Patrouille des Castors, des chevaliers sur un cheval blanc, mais là-bas, nous nous sommes heurtés au chaos ambiant, et à notre propre comportement. »

**Cela génère-t-il aussi une introspection, ou bien la responsabilité de certains actes indicibles est-elle vite rejetée sur les conditions pénibles et la mission impossible ?**

DAVID VAN REYBROUCK : Certains ne sont nullement troublés et vivent avec l'explication simple que « c'était comme ça, point à la ligne ». D'autres se remettent en question. Leur propre condition humaine, mais bien sûr aussi la mission, les conditions, le type de formation que les paras-commandos ont reçue et qui les a profondément déshumanisés. Le personnage tragique que le texte de théâtre présente est aux prises avec le remords, avec un conflit qu'il ne parvient pas à résoudre, comme dans chaque tragédie grecque. Cela produit un récit bien plus passionnant que *Black Hawk Down*, le film dans lequel l'opération militaire en Somalie, la plus maladroite et ratée que les États-Unis aient menée, devient une épopée. Mais ce n'est pas non plus une accusation univoque. Pourquoi devrais-je répéter ce que l'hebdomadaire *Humo* a publié il y a 25 ans ? Évidemment, ma pièce s'articule autour du thème de la dérive morale, mais ce n'est pas l'aboutissement du récit. Je montre l'histoire avant et après. On la néglige trop souvent alors qu'elle est justement essentielle pour en tirer une leçon.

Ce qui est étrange, c'est que toute cette opération belge en Somalie est totalement occultée depuis. Je ne connais aucun doctorat qui traite de la question, pas un roman ou un film à ce sujet. Peut-être est-ce dû au fait que les militaires belges n'ont été ni des héros ni des victimes.

Du point de vue militaire, l'opération était un succès modeste – même si dès le départ des troupes, le peu d'accomplissements s'est aussitôt évaporé –, mais les excès des paras l'ont éclipsé. Aussi, le commandement militaire a-t-il préféré garder le silence. La question embarrassante est cependant : la mission aurait-elle pu être un succès militaire sans les brutalités commises ? Peut-on, en d'autres mots, mener une guerre de manière décente ?

**Et la réponse est ?**

DAVID VAN REYBROUCK : Connaissez-vous un bon exemple de déploiement militaire n'ayant engendré aucune situation intolérable ? Toutefois, si l'intervention ne se limite pas à des raids aériens, comme au Kosovo.

Le problème se produit au fond lors du recrutement et de la formation des militaires, certainement au temps de la guerre froide lors de laquelle les paras envoyés en Somalie ont suivi leur formation. En somme, il s'agissait d'une approche qui voulait briser, détruire l'humanité des paras pour la remplacer par une camaraderie mutuelle et de l'agressivité.

La reconnaissance de ses frères d'armes se substitue à la reconnaissance de l'humanité des autres. Ils sont à la fois humiliés et exaltés, et il n'est pas si surprenant que des accidents surviennent.

**Ça, c'est le niveau personnel, individuel. Y a-t-il aussi des questions de nature plus géopolitique ?**

DAVID VAN REYBROUCK : Certainement. Bien que la pièce soit au fond axée sur la géopolitique de la conscience, je reçois des questions sur les décisions politiques et militaires de l'époque. Était-ce une bonne idée que les Nations unies soient intervenues en Somalie ? Oui, une catastrophe humanitaire menaçait le pays. Était-ce une bonne idée que la Belgique y ait participé ? Oui, notre armée avait acquis de l'expérience en matière d'aide d'urgence au Sahel. La mission belge a-t-elle été fructueuse ? Oui, en un an, elle a pu sécuriser un territoire de la taille des Pays-Bas où sévissait une violente guerre clanique. Des situations intolérables se sont-elles produites ? Oui, allant du racisme quotidien à de très graves violations de la Convention de Genève. Le succès était-il dû à ces violations ? De fait, on ignore à quel point elles ont été fréquentes et déterminantes. Le succès a sans doute plus été le fruit de décisions raisonnables du commandement militaire d'opter pour la concertation, de travailler avec des interprètes et de ne surtout pas jouer à Rambo comme les Américains. Le travail des Belges a-t-il été durable ? Absolument pas. Une semaine après leur départ, lorsque les militaires indiens ont pris la relève, on était déjà revenu à la case départ. Le reste de la *Mission* de l'ONU a-t-elle été un

succès ? Au contraire : nous sommes un quart de siècle plus loin et la Somalie est toujours en guerre alors que le monde n'y prête plus la moindre attention.

À l'époque, il y avait encore un engagement mondial unanime, n'est-ce pas ? Comparez-le donc à notre désaccord en Syrie aujourd'hui et à notre apathie à l'égard du Congo. Mais ce n'est jamais simple. Que représente au fond une opération de maintien de paix, une intervention qui impose la paix ? Après la chute du Mur est apparu un nouveau monde dans lequel un pays comme la Belgique a adopté une position quelque peu plus idéaliste et a envoyé des centaines de paras en Somalie – un pays avec lequel la Belgique n'avait ni de liens ni de grands intérêts économiques à défendre – afin d'éviter une seconde Éthiopie. C'était en tout cas le cadrage qui était utilisé à l'époque et je pense que dans une large mesure, c'était authentique.

### **Le chaos politique en Somalie était en fait le produit de la guerre froide et du clientélisme qui allait de pair ?**

DAVID VAN REYBROUCK : C'est exact et ce n'était pas seulement le cas en Somalie. Presque chaque pays africain était soutenu par une des parties pendant la guerre froide et aussi bien l'Occident que le bloc de l'Est toléraient des dictateurs africains. Presque tous ont été déstabilisés par la fin de la guerre froide. En ce sens, on peut aussi considérer la vague de démocratisation comme une sorte de diktat impérialiste de l'Occident : « Et maintenant, tout le monde aux urnes ! » Mais je pense que la crainte d'une nouvelle famine massive dans la Corne de l'Afrique a vraiment joué aussi. *Para* n'est finalement pas tant une évaluation de la géopolitique du début des années 90, mais bien plus un exercice d'empathie. Est-il possible de faire ressentir de la compassion à un spectateur pour un personnage qu'il ou elle trouve très problématique ? Peut-on le mener à se poser la question si, dans les mêmes circonstances, il en était peut-être venu aux mêmes excès ? Comment abordons-nous des personnes qui regrettent leur inconduite qui remonte à si longtemps ?

**On peut se poser cette question dans une multitude de circonstances différentes. Pourquoi avoir choisi pour l'opération Restore Hope en Somalie ?**

DAVID VAN REYBROUCK : J'avais le même âge que les paras qu'on a envoyés en Somalie à l'époque, 21 ans. Les images d'abus, celle de l'enfant manifestement suspendu au-dessus d'un brasero, ou des paras qui urinaient sur un Somalien, m'ont profondément heurté. Elles ne m'ont jamais quitté, même si plus personne n'en parle.

### **Comme la colonisation du Congo, on n'en parle pas non plus en Belgique.**

DAVID VAN REYBROUCK : Je trouve que cela a quand même vraiment changé. Tervuren est réaménagé, les manuels scolaires sont réécrits, une conscience historique se développe progressivement. Cela demeure un sujet de discussion inconfortable avec notre passé, mais les Pays-Bas ont encore beaucoup plus de mal à reconnaître leur passé colonial violent en Indonésie. Les pays ont le talent de commémorer leurs victoires héroïques ou leurs défaites – prenez les fêtes nationales. Mais les épisodes ambigus, dont on ne peut pas vraiment être fier et dont on ne peut par ailleurs pas cultiver la victimisation, sont relégués aux oubliettes de l'histoire. C'est du moins ce qu'on essaie de faire. Mais comme l'écrit Luc Huyse : « Tout passe, sauf le passé. » Certains des paras envoyés en Somalie se sont entre-temps suicidés. Pour eux, ce passé et leur mauvaise conscience ne sont jamais passés. La société dans son ensemble devrait être touchée par cette page du passé national, parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une affaire de paras individuels. Mais on se sent mal à l'aise dans cette zone crépusculaire. On aimerait dissoudre le crépuscule et en faire ou le jour ou la nuit.

### **Les zones grises ou l'espace pour la nuance sont encore plus rares aujourd'hui, parce que les réseaux sociaux ne leur laissent pas de place.**

DAVID VAN REYBROUCK : Absolument. Aujourd'hui, nous sommes quasi aussi exaltés que les paras dans les années 90. Tout est manichéen, dès le premier instant. Dylan reçoit le Prix Nobel ? Dans la nanoseconde, il y a deux camps adverses. Magnette émet des doutes sur le traité CETA ? Une guerre de tranchées numérique éclate. On démantèle la jungle de Calais ? Deux camps irréductibles s'affrontent. Lors de la première répétition, Bruno Vanden Broecke a littéralement dit : « Les zones grises ont disparu. »

Le théâtre est un des rares lieux où peut encore régner le flou. Si j'écrivais un livre d'histoire sur cette opération, je tenterais d'établir un bilan géopolitique. Mais au théâtre, on a la possibilité d'approcher de très près la réalité psychique sans devoir porter de jugement. Et cette suspension de jugement est un acte très moral dans un monde qui émet des jugements instantanés sur tout et tout le monde.

**Suspendre le jugement et ressentir de l'empathie sont des objectifs magnifiques, mais ne cède-t-on pas de la sorte à la tendance de tout dépolitiser ? Le récit individuel d'un simple para peut-il exister sans la plus grande histoire de l'interventionnisme occidental ?**

DAVID VAN REYBROUCK : Une pièce de théâtre n'est pas la même chose qu'un article dans MO\* ! (rit) Je vous ai donné mon évaluation politique, mais *Para* traite avant tout du tourment intérieur. Le personnel aussi est politique, de même que toute politique est toujours personnelle. J'espère que ce spectacle rend à nouveau tangibles les paradoxes de cette époque. J'espère aussi qu'un grand ouvrage y sera consacré. J'espère que cette production n'est pas un tremplin vers la dépolitisation, mais vers une réhumanisation des personnages que nous esquissons uniquement de manière schématique. La compassion n'est pas de la non-politique, mais de la politique sage.

# Interview de David Van Reybrouck, Raven Ruëll et Bruno Vanden Broecke

par Michael Bellon

Coup de théâtre au KVS : neuf ans après la première de leur spectacle à succès, *Missie* [*Mission*] toujours à l'affiche de scènes internationales, l'écrivain David Van Reybrouck, le comédien Bruno Vanden Broecke et le metteur en scène Raven Ruëll annoncent soudain et de manière inopinée la création de leur nouvelle production, *Para*. Le monologue d'un militaire belge qui a participé en 1992-1993 à l'intervention de maintien de paix en Somalie – intervention entachée de scandales – constitue le volet de clôture de la trilogie africaine de Van Reybrouck.

Après le scientifique belge en Afrique du Sud dans *Die siel van die mier* [L'âme des termites] et le missionnaire belge au Congo dans *Missie* [*Mission*], David Van Reybrouck donne dans son troisième monologue d'un Belge en Afrique la parole à un para-commando qui a participé à la mission militaire belge de maintien de paix en Somalie. Une opération qui a humilié les populations locales qu'elle était censée protéger, en suspendant un enfant au-dessus d'un feu comme un méchoui, par exemple. Tout comme pour l'écriture de *Missie*, Van Reybrouck a d'abord interviewé des personnes directement impliquées avant de rédiger son texte et nous invite à prendre le temps de bien écouter ce qu'elles ont à dire. Aucun problème, surtout si Raven Ruëll assure une fois de plus la mise en scène et Bruno Vanden Broecke l'interprétation.

***Para* n'était pas annoncé dans la brochure de la saison du KVS, mais nous pouvons affirmer qu'il ne s'agit pas d'une œuvre improvisée.**

DAVID VAN REYBROUCK : La pièce était prévue de longue date. J'ai effectué mes premières interviews il y a deux ans et la dernière, au mois d'août. Mais nous avons demandé au KVS de pouvoir travailler à l'abri de tout battage médiatique. J'aurais trouvé difficile d'écrire un spectacle dont les billets sont déjà en vente. Une grande maison doit pouvoir préserver sa fonction de laboratoire, même si

cela requiert ensuite de vendre les billets pour la production en quelques semaines à peine.

**Heureusement, cette équipe a des antécédents qui présagent d'une excellente vente des billets.**

BRUNO VANDEN BROECKE : Mais le théâtre est l'une des formes d'art les plus fragiles et rien ne garantit qu'avec les mêmes ingrédients on parvienne à concocter une aussi bonne soupe.

RAVEN RUËLL : On s'investit corps et âme dans chaque projet, mais l'impact est difficile à évaluer. Nous étions nous-mêmes stupéfaits des réactions dithyrambiques lors de la première série de représentations de *Missie*. D'autant plus que nous avions opéré quelques choix de mise en scène décisifs très tard dans le processus de création : celui de ne pas donner la parole au missionnaire pendant qu'il était en Afrique, le décor sobre... Tout cela nous est venu au cours de la dernière semaine. Cela dit, nous savions qu'avec ce texte nous tenions de l'or entre les mains. Alors on s'évertue bien entendu à proposer une mise en scène à la hauteur de ces mots.

**Entre-temps, vous avez déjà joué *Missie* à plus de 250 reprises Bruno, et vous ne semblez pas avoir l'intention d'arrêter.**

BRUNO VANDEN BROECKE : Je joue la pièce encore vingt à trente fois par an, et je souhaite continuer à le faire parce qu'elle me tient toujours plus à cœur. Et elle continue à toucher le public. La semaine dernière, je l'ai jouée à Rotterdam devant une centaine de gens dans une salle qui peut en contenir cinq cents. Ce n'était donc qu'une audience clairsemée, alors que je suis généralement plutôt gâté en la matière. Mais à la fin, le public présent s'est levé en se frottant encore les yeux.

**David a la réputation de creuser des sujets épineux escamotés – le Congo, les problèmes de la démocratie, le suicide. Y est-il à nouveau parvenu ?**

RAVEN RUËLL : Très certainement. Il s'agit à nouveau d'un sujet qu'on a balayé sous le tapis. Pour moi, c'est toujours bon signe quand je suis moi-même totalement surpris par les faits relatés dans un nouveau texte de théâtre. Je ne savais pas, par exemple, que l'intervention en Somalie était le plus grand déploiement militaire belge en Afrique. *Missie* réajustait l'image qu'on avait d'un missionnaire et cette fois, c'est pareil. On se rend compte que notre image des paras-commandos est plutôt nourrie par tous les bons et moins bons films de guerres états-uniens qu'on a vus que par la réalité.

**David, quand avez-vous su que vous vouliez écrire quelque chose à ce sujet ?**

DAVID VAN REYBROUCK : Les photos de la série publiée il y a 25 ans dans l'hebdomadaire Humo qui montraient des paras tenant un enfant au-dessus d'un brasero ou urinant sur des Somaliens ne m'ont jamais quitté. J'ai trouvé très remarquable à quel point elles ont vite été oubliées. Il s'agissait d'une sorte d'abomination autour de laquelle on observe le silence, et ce qui m'intéresse c'est la façon dont ce silence s'installe. Cela n'a rien à voir avec la volonté d'étouffer l'affaire, mais avec la gêne de ternir une mission que l'armée a estimée somme toute réussie. À cause d'incidents survenus à relativement grande échelle. L'année après la mission en Somalie, il y a eu les dix paras assassinés au Rwanda. La tragédie nationale a totalement éclipsé le souvenir et nous a dispensés de commémorer la Somalie.

Après avoir été l'hôte de l'émission télévisée Zomergasten il y a deux ans, j'ai trouvé parmi les réactions qui me sont parvenues un courriel d'un para qui avait été en mission en Somalie et qui avait été frappé par l'extrait sur la Commission Vérité et Réconciliation qui se révélait si libératrice pour la société sud-africaine et salutaire pour les coupables. Il est le premier témoin que j'ai interviewé et il s'est d'emblée avéré à quel point il avait mauvaise conscience et à quel point il désirait enfin pouvoir raconter ce qu'il a vécu. Car c'est quelque chose dont nous ne nous rendons pas vraiment compte. On entend parfois dire que les paras ont plus de couilles que de cervelle. Faux. « Si moi-même, je ne peux pas me pardonner, comment la société peut-elle me pardonner ? » Telle était la teneur de ses propos.

**« Les bonnes intentions, en voilà une sale affaire ! » est une des citations.**

DAVID VAN REYBROUCK : Cela se révèle, par exemple, dans le récit d'un médecin militaire parti avec beaucoup d'idéalisme, mais qui a rapidement observé que ces quatre mois sembleraient durer très longtemps à cause de la tension au sein du commando, des frustrations accumulées, de la vigilance réduite qui a entraîné des accidents stupides, de la chaleur écrasante, de la nourriture médiocre... Tout cela fait qu'à un moment donné, des personnes idéalistes ne sont plus reconnues par leurs pairs.

**Comment tracez-vous une ligne à travers le matériau source ?**

DAVID VAN REYBROUCK : J'ai assez vite décidé de ne pas en faire une analyse géopolitique. Les deux missions de l'ONU, UNOSOM I et II, et l'opération états-unienne Restore Hope ont échoué d'après moi. La Somalie est aujourd'hui un cas d'école d'État failli. Malgré l'intervention et les morts. La pièce n'est pas un réquisitoire contre les méfaits commis par les paras belges. Il n'y aurait aucune plus-value à une reconstitution de la série publiée dans Humo. Ce n'est bien entendu pas une apologie non plus, comme cet épouvantable film *Black Hawk Down*, dans lequel Ridley Scott présente les impérities de l'armée états-unienne comme des actes héroïques. Ce qui m'intéresse par contre, c'est de sonder la façon dont le comportement d'un para déraile. En pareilles circonstances, ne serions-nous pas tous capables des mêmes exactions ?

BRUNO VANDEN BROECKE : Introduire de la nuance est important. Aujourd'hui, les jeunes personnes doivent porter un jugement sur pléthore d'événements dans le monde en 140 caractères et un émoticône. Cela se révèle difficilement tenable quand on souhaite approfondir un sujet. Nous vivons une époque de polarisation. Dans ce contexte, il est beau de pouvoir réaliser un spectacle qui requiert du spectateur de s'asseoir deux heures durant et de compatir avec le narrateur qui se situe dans cette zone grise où tout n'est enfin plus noir ou blanc et dans laquelle on lui présente, à travers un contact direct, une humanité reconnaissable et typique.

DAVID VAN REYBROUCK : La pièce commence à la lumière du jour. Lentement, l'obscurité s'installe, mais nos yeux s'adaptent. On se laisse en partie entraîner, jusqu'à ce qu'on sente à un moment donné que cela devient quand même problématique. Je l'ai vécu moi-même. En tant qu'écrivain, il faut s'approprier le langage de son personnage et coucher sur le papier des choses qu'on trouve soi-même abjectes. Mais on ne souhaite pas acquérir trop de compétences en la matière. Lorsqu'à la fin du spectacle, la lumière du jour pointe à nouveau, on remarque qu'on a changé.

BRUNO VANDEN BROECKE : Et cela n'est pas possible dans une pièce d'une heure. C'est une séquence physique et il faut passer par quelques phases.

**Jouer un missionnaire semble très différent d'interpréter un para, mais au fond, vous pourriez le faire de la même façon.**

BRUNO VANDEN BROECKE : Je suis de plus en plus convaincu que le théâtre est énergie et non pas forme. Il s'agit d'insuffler vie à une histoire. Au théâtre, cela se déroule dans un environnement totalement artificiel où les spectateurs souhaitent au fond être ébahis et illusionnés. Le théâtre documentaire que nous réalisons va à l'encontre de cette tendance. Ce n'est pas du spectacle, mais cela va droit au but, au message. Il me faut intérioriser le texte au point que chaque spectateur ne soit préoccupé que par le message et oublie qu'il regarde un comédien à l'œuvre. Après une représentation en matinée de *Missie*, les quatorze pères blancs qui étaient dans la salle sont venus me trouver pour me raconter qu'ils étaient en mission dans la même région que celle où j'étais au Congo. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un comédien. Je n'ai toutefois pas eu le courage de leur dire que j'étais un comédien.

**À propos de pardon : peut-être que personne n'ose plus le demander dans notre société qui lève d'emblée un doigt réprobateur et veut punir.**

DAVID VAN REYBROUCK : Nous avons à ce point sacralisé les droits humains, que chacun qui les a un jour enfreints ne peut plus jamais obtenir d'absolution.

Je ne sais pas si c'est tellement raisonnable.

RAVEN RUËLL : Je ne pense pas que nous demandions le pardon. Nous laissons l'entière liberté aux spectateurs. Mais si vous m'aviez demandé avant d'avoir commencé à travailler à la pièce ce que je pensais des militaires qui ont tenu des civils au-dessus d'un brasero, j'aurais certainement dit autre chose qu'à présent. « Comment peut-on faire une chose pareille ? », est évidemment la première réaction. La pièce ne donne pas d'explication logique, mais quand même une certaine possibilité de mieux comprendre la situation.

**Écouter est important.**

BRUNO VANDEN BROECKE : De nos jours, même les politiciens lancent sciemment des paroles de provocation. « Lançons un ballon et voyons ce que ça donne. » Dans la pièce *Socrates* que j'interprète en ce moment, le politicien qui se conduit comme un marchand ambulant est pris à partie à quelques reprises. C'est incroyable comme ces scènes suscitent de vifs applaudissements.

DAVID VAN REYBROUCK : Ce n'est pas par hasard qu'on crée en ce moment tant de théâtre et de fiction autour de la politique et de la démocratie, alors que c'était rarissime autrefois. De *Borgen* à *The West Wing* en passant par *House of Cards* et *De 16* : le politicien démocratiquement élu est devenu un personnage tragique.

**Raven, comment accompagnez-vous ce processus en tant que metteur en scène ?**

RAVEN RUËLL : Bruno sait qu'un soir, il sera seul sur scène, mais je me rends chaque jour aux répétitions pour l'épauler et l'aider à faire les meilleurs choix, afin qu'il se sente bien soutenu. Les idées formelles évoluent graduellement grâce à toutes les conversations que nous menons ensemble. Va-t-on à nouveau créer un spectacle sobre ? Je l'ignore. Cela fait entre-temps neuf ans que nous avons pu observer qu'avec le texte de David nous n'avons pas besoin de beaucoup plus. Mais ce que ce récit nécessite précisément doit encore se révéler. Qui sait, Bruno finira peut-être par se retrouver dans la boue jusqu'au cou sur scène...

# Après le triomphe de “Missie”, voici “Para”



La Libre Belgique\* - 03 Dec. 2016

Pagina 55

\* La Libre Belgique Bruxelles, La Libre Belgique Brabant Wallon, La Libre Belgique Hainaut, La Libre Belgique Liège, La Libre Belgique édition nationale

*Critique Guy Duplat Jeudi soir, le public du KVS à Bruxelles a fait une standing ovation pour le fabuleux acteur Bruno Vanden Broecke à la fin de son monologue “Para” (hélas, la pièce n’est encore jouée qu’en néerlandais. Les surtitres et le jeu en français ne viendront que plus tard, ...*

Critique Guy Duplat

Jeudi soir, le public du KVS à Bruxelles a fait une standing ovation pour le fabuleux acteur Bruno Vanden Broecke à la fin de son monologue “Para” (hélas, la pièce n’est encore jouée qu’en néerlandais. Les surtitres et le jeu en français ne viendront que plus tard, sans date déjà fixée). Pendant une heure et demie, il incarne un ancien para de Tielen impliqué dans l’opération “Restore Hope” en Somalie, en 1993. Il explique en une conférence ce que ce fut d’être envoyé en mission de maintien de la paix en Afrique.

Trilogie

Le même acteur incarnait un missionnaire dans “Missie”, un monologue semblable créé il y a neuf ans et déjà joué 230 fois par le même acteur dans quatre langues : néerlandais, français, allemand, italien. Parfait en missionnaire à l’Est du Congo, il est un para plus vrai que nature. Il en a la musculature, les gestes, le parler.

Il est rare qu’au théâtre on entre dans la pensée d’un militaire. La réussite de “Para” vient aussi que c’est le fruit du même trio que “Missie” avec Raven Ruëll à la mise en scène et un texte de David Van Reybrouck.

Avec “Para”, ce dernier clôture une trilogie sur nos rapports avec l’Afrique qu’il avait entamée avec “L’âme des termites” (joué par Josse De Pauw) et “Mission”.

Il évoque “la mission oubliée”, pourtant la plus importante de l’armée belge depuis la guerre de Corée : l’opération internationale “Restore Hope” en 1993, en Somalie, où nous avons envoyé pendant un an 3000 soldats pour pacifier la région de Kismayo. Mais curieusement, cet épisode a été occulté. Parce qu’ensuite, il y eut le Rwanda et les paras tués. Mais aussi parce que “Restore Hope” fut un échec cuisant même si la Belgique, elle, y a rempli sa mission. La coalition internationale est repartie laissant le pays dans une anarchie totale.

Déshumaniser

De plus, quelques mois plus tard, la presse publiait des photos chocs de deux paras faisant semblant de “rôtir” en un barbecue, un jeune Somalien et d’un soldat urinant sur un cadavre.

David Van Reybrouck ne veut ni attaquer ni défendre les paras. Sur base de nombreuses recherches et interviews, il entre dans l’esprit de l’un d’eux qui risque sa vie pour en protéger d’autres. Le para arrive avec ses clichés (à Tielen, il y avait des noyaux d’extrême droite), son idéalisme un peu primaire, sa méconnaissance du pays (ce fut la principale raison de l’échec de “Restore Hope”). Il découvre avec ses “amis”, Aziz, Bastos et d’autres, les Somaliens et leurs mœurs (la consommation de qat, l’islam, l’hospitalité). Quand ils roulent par accident sur un cimetière, la mise en scène éclate, symbole du sol qui se dérobe sous eux.

“Para” montre ce choc culturel, l’incompréhension mutuelle et comment l’armée et ces missions en arrivent à déshumaniser ceux qui la font. Et quand c’est Bruno Vanden Broecke qui le joue, c’est fascinant.

“Para”, au KVS, Bruxelles, jusqu’au 14 décembre

Dans “Para”, Bruno Vanden Broecke incarne un militaire belge en mission en Somalie.

Copyright © 2017 IPM. Alle rechten voorbehouden